LA CONGRÉGATION BÉNÉDICTINE DES EXEMPTS DE FLANDRE.

(SUITE.)

CHAPITRE II.

État de la Congrégation jusqu'en 1620.

Malgré la célébration périodique des chapitres définitivement organisés dans le synode d'Arras de 1585, on ne voit pas que la congrégation des Exempts se soit proposé un but précis ni qu'elle se soit pénétrée d'un idéal, dont elle aurait plus particulièrement saisi ses membres pour le bien de l'Église et l'honneur de l'ordre. Les monastères conservèrent leur vie propre, plus ou moins régulière, et, au lieu de consacrer avec ardeur au service de l'Église toutes les forces dont les abbayes pouvaient disposer, on se borna le plus souvent à sauvegarder les bonnes traditions du passé et les intérêts particuliers de chaque maison. Et cependant c'étaient des monastères puissants que ceux qui venaient de se grouper en congrégation ; les hommes distingués n'y faisaient point défaut, mais dominés par l'idée que le monachisme devait se replier de plus en plus sur lui-même pour se régénérer, même à l'heure où les besoins de l'Église semblaient plutôt réclamer de lui une action extérieure, les Bénédictins des Pays-Bas ne saisirent pas alors complètement le rôle important qui pouvait leur revenir dans la lutte contre l'hérésie, dans la culture des sciences sacrées, enfin dans une activité extérieure qui, fécondée par l'esprit de piété et l'attachement au service liturgique, n'eût été que l'accomplissement du grand précepte du travail imposé par le saint législateur de l'ordre monastique conjointement avec celui de la prière.

Les abbés bénédictins jouaient un grand rôle politique dans les Pays-Bas. C'était parmi eux que Philippe II avait choisi plusieurs évêques après la réorganisation des sièges épiscopaux par Pie IV. L'abbé du Mont-Blandain, François d'Helfaut, proposé pour le nou-

veau siège de Gand, avait décliné par modestie l'offre du souverain, mais ceux de Saint-Ghislain, Mathieu Moulart, et de Saint-Bertin, Gérard de Hemricourt, avaient dû accepter les sièges d'Arras et de Saint-Omer. Quelques années plus tard l'abbé de Saint-Vaast, Jean Sarrasin, montera sur le siège archiépiscopal de Cambrai. Louis de Blois illustrait alors l'abbaye de Liessies par ses vertus autant que par sa doctrine. Ami dévoué des jésuites, il avait compris l'importance de l'éducation religieuse de la jeunesse et favorisait de tout son pouvoir ces religieux, auxquels il suscita des protecteurs parmi les membres de son ordre. Chose étrange, lui qui comprenait si bien les nécessités de son temps, n'a pas cherché à stimuler le zèle de ses frères à prendre la plume pour défendre l'Église ou à rouvrir dans leurs cloîtres les écoles qu'ils eussent pu facilement diriger.

Si nos abbés ne se rendirent pas suffisamment compte des ressources qu'ils auraient pu tirer du sein de l'ordre pour le bien de l'Église, l'histoire doit leur rendre ce témoignage qu'ils ne restèrent étrangers à aucune des bonnes œuvres qui pouvaient contribuer à l'honneur de Dieu. L'évêque d'Arras, Moulart, qui, en sa qualité d'abbé de Saint-Ghislain, avait ouvert une école d'humanités auprès de son abbaye et travaillé énergiquement à ramener dans le sein du catholicisme les populations égarées par les prédicants, fonda un collège de boursiers à l'université de Douai. L'abbé d'Arras, Jean Sarrasin, se signala également par son zèle contre les hérétiques qui s'emparèrent même de lui et le retinrent prisonnier pendant quinze jours. Il fit refleurir la discipline dans son monastère, mérita par ses largesses le titre de père des pauvres, favorisa les études en fondant plusieurs maisons d'éducation et en accordant des secours pécuniaires aux ordres mendiants ; il bâtit en outre un hôpital pour les pauvres et un couvent pour les capucins. Lorsqu'il eut été élevé au siège archiépiscopal de Cambrai, son successeur à Saint-Vaast, Philippe de Caverel, travailla à maintenir l'observance régulière et fonda le collège des jésuites d'Arras. En même temps il appelait ses moines à exercer leur activité sur le même champ et fondait le grand collège de Saint-Vaast à Douai, dont une partie fut cédée aux bénédictins anglais, l'autre restant occupée par les moines de Saint-Vaast, tant professeurs qu'étudiants et par leurs élèves.

Le monastère de Saint-Bertin avait un digne supérieur dans l'abbé Gérard de Hemricourt, qui devint le premier évêque de Saint-Omer et se montra un bienfaiteur dévoué des Pères de la Compagnie de Jésus pour lesquels il fonda un collège dans sa ville épiscopale. Ce

monastère comptait aussi des religieux remarquables dont l'influence fut cependant moins sensible que celle de leurs confrères d'Arras.

L'abbaye de Lobbes, où un moine de Saint-Ghislain, D. Guillaume Cordier, demandé pour coadjuteur par l'abbé Jean Essen, avait introduit au commencement du XVI^e siècle les usages de la congrégation de Bursfeld, était dirigée par un prélat digne d'éloges. Don Ermin François n'est pas une figure isolée dans l'histoire de nos monastères au XVI^e siècle: on y trouvait encore de ces moines, de ces abbés qui se faisaient remarquer par leur amour de la prière liturgique, leur esprit de mortification, leur humilité, leur charité, et qui contribuaient ainsi efficacement de leur côté à attirer les bénédictions du ciel sur le pays où ils vivaient souvent ignorés du monde ⁽¹⁾. Malheureusement la sévérité de Dom Ermin envers ses moines, sa trop grande indépendance dans l'administration des biens de la maison avaient provoqué à Lobbes des troubles qui durent être apaisés par le visiteur de la congrégation et par le nonce apostolique.

Après avoir jeté un certain éclat sous l'abbatit de François d'Helfaut, excellent administrateur et protecteur des lettres, le monastère de Saint-Pierre de Gand, déjà ravagé par les gueux en 1566, avait succombé sous les coups de ces fanatiques en 1578, et les moines avaient dû abandonner le sanctuaire réduit en cendres. Lorsque les religieux purent rentrer en 1584 dans leurs foyers, là où jadis s'élevait une puissante abbaye, ils ne trouvèrent plus que des décombres et des ruines. Malheureusement, dans la dispersion, la discipline avait dû souffrir notablement, car nous voyons les chapitres de la congrégation s'occuper plus souvent encore de l'état moral de ce monastère que de son état matériel ⁽²⁾.

Étudiées dans leur vie intime, toutes les abbayes de notre pays présentent les mêmes symptômes des maux qui les paralysent. Depuis des siècles, il ne s'est pas présenté un homme pour donner à leur organisation un tempérament approprié au milieu social dans lequel elles vivent et, tandis que tout changeait autour d'elles, elles semblaient se raidir dans un conservatisme à outrance, dont elles souffraient étrangement et qui les isolait au milieu de la société. Il est juste de reconnaître qu'elles étaient placées sous la tutelle du gouvernement, considérées comme une source de revenus de l'État et traitées en conséquence. L'administration du temporel absorbait

1. Vos, *Lobbes, son abbaye et son chapitre*, II, 277, sqq.; Cf. H. 19, f. 35, 37; H. 33, p. 20; H. 51, pp. 30-32.

2. Van Lokeren, II, p. LXXI-LXXV; Van Deurne, *Schets eener geschiedenis der abdijen van St Baafs en St Pieters bij Gent*, 1883, pp. 71-74.

les forces vives des communautés. Les chapitres généraux avaient bien porté remède aux abus trop criants, mais ils n'avaient rien modifié, rien vivifié. Des esprits clairvoyants mettaient hardiment le doigt sur la plaie et indiquaient la voie à suivre pour opérer une véritable régénération de l'ordre. Tels furent le nonce apostolique aux Pays-Bas, Jean Bonomio, évêque de Vercell, qui exerça une action féconde sur le relèvement des monastères belges, et ce moine de Saint-Vaast, qui n'est autre peut-être que le célèbre Philippe de Caverel, dont un petit travail sur les causes de la décadence des monastères présenté à l'abbé Sarrasin mérite d'attirer un instant notre attention.

Le mémoire du moine d'Arras se divise en seize points. L'auteur y passe en revue les maux qui affligent les abbayes; il ne néglige rien et parle avec franchise. Et d'abord les supérieurs ne sont pas toujours à la hauteur de leur tâche : hommes du monde plutôt qu'hommes du cloître, il s'en trouve qui négligent leurs devoirs de prélats, ne cherchent dans leur dignité qu'un moyen de satisfaire leur ambition. Des abbés de ce genre s'inquiètent peu des visites canoniques et n'ont aucun souci des détails ou des observances de moindre importance. Les novices entrent au monastère, mais n'y reçoivent aucune formation sérieuse: le tout est de les enrégimenter pour assurer la continuité de la communauté. Les religieux ont trop de rapports avec le monde, ont trop d'églises à desservir. Les biens étendus exigent un grand nombre d'administrateurs; les grandes possessions amènent la richesse, l'abondance et trop souvent l'oisiveté. Tandis qu'on ne s'occupe que de biens et de procès, on néglige les exercices de piété. Les statuts sont d'une regrettable étroitesse : on multiplie les offices et les cérémonies, mais l'âme n'y trouve point son aliment. La dévotion fait défaut, et les études sacrées, qui devraient la nourrir, sont laissées dans le plus coupable abandon ⁽¹⁾.

Assurément l'auteur de ce mémoire n'entendait pas tracer le tableau de tous les monastères de son ordre ni de chacun en particulier : il y avait, même de son temps, de glorieuses exceptions, tels que Liessies, Saint-Ghislain, pour ne parler que du Hainaut, mais ses critiques étaient le fruit de l'expérience. Il indiquait en termes clairs les maux de l'ordre et appelait ainsi l'attention des supérieurs sur les remèdes nécessaires.

Le nonce Bonomio, libre d'exercer une action directe sur les monastères, s'était parfaitement rendu compte de la situation. Il mit la main à l'œuvre, visita les monastères de sa juridiction et publia des

1. H. 51, pp. 23-25.

constitutions qui témoignent d'une intelligence très nette des besoins de l'ordre. Ne pouvant pour le moment esquisser un tableau complet de l'action de Bonomio sur les monastères belges, nous nous contenterons de signaler rapidement quelques-unes de ses visites. Ce fut surtout pendant les deux dernières années de sa vie que Bonomio prit une part active à la régénération des monastères des Pays-Bas. Homme de piété autant que de science, négociateur habile autant que littérateur distingué, Bonomio s'acquitta avec le plus grand succès des missions les plus délicates (1). Après avoir convoqué un synode à Liège, en novembre 1585, et introduit une réforme en rapport avec les prescriptions du concile de Trente, il s'occupa activement des monastères. Nous pouvons le suivre au cours de ses visites dans les premiers mois de 1586 à Saint-Omer (2), à Saint-Vaast (3), à Aulne (4), puis, après le synode provincial de Mons en octobre 1586, à Lobbes (5) et à Aulne (6). Nous connaissons ses rapports avec l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, où il aida l'abbé Jacques de Marquais dans son œuvre de réforme (7), avec celle de Florennes dont l'abbé, dom Martin de Remouchamps, avait prévenu ses désirs (8), avec Bonne-Espérance, dont l'abbé Jean Luc exerçait la charge de vicaire-général de la circarie de Flandre et reçut de lui, à la date du 23 mars 1586, une lettre écrite d'Aulne et dans laquelle il l'invitait à supprimer le pécule dans les monastères confiés à sa surveillance et d'y rétablir la clôture (9), avec St-Hubert (10), avec Saint-Laurent de Liège dont il déposa l'abbé Jacques Thomé (11), enfin avec le monastère de Saint-Jacques, sa résidence ordinaire à Liège, où il mourut le 25 février 1587 (12).

1. Cf. Ughelli, *Italia sacra*, IV, 812; *Bullet. de la comm. d'hist. de Belgique*, III^e Série, IV, 14-15; *Revue de la Suisse catholique*, 1893, passim.

2. Bibl. de Douai, MS. 806 p. 32; 803. Cartul. t. X, p. 5.

3. Le nonce adressa à l'abbé (mars-avril 1586), des lettres relatives aux difficultés survenues avec l'ordinaire de Cambrai (H. 33, pp. 1-31), remit différents statuts le 24 mars 1586 (ib. p. 4). Le procès-verbal de la réception du nonce et les statuts décrétés par lui se trouvent également dans H. 51, pp. 26-29.

4. Chronique de l'abbaye d'Aulne par dom Herset, p. 34 (archives particulières).

5. Les décrets du nonce se trouvent dans H. 19, f^o 37, avec l'approbation par Sixte V (25 octobre 1589), dans H. 51, pp. 30-32; une lettre de l'abbé Sarasin au nonce relative à l'état de cette abbaye est contenue dans H. 33, p. 20. Cf. H. 47, pp. 116-119.

6. Herset, p. 36.

7. F. de Bar, *Hist. monast.* MS. de la bibl. de Douai 812, f. 180^b; 810 f. 193^v. Cf. *Revue bénédictine*, 1894, p. 174.

8. D. Herset, pp. 34 et 36.

9. Maghe, *Chronicon Bonae Spei*, pp. 501-503.

10. *Bullet. de la comm. d'hist.*, III^e Série, VI, 463-464.

11. *Ib.*, p. 462, 473, 480, 483, 489.

12. *Ib.*, p. 14.

La preuve la plus éclatante de l'intérêt que le nonce Bonomio portait à la restauration des monastères, ce sont les constitutions et les avis qu'il composa pour expliquer la règle de Saint-Benoît et en faciliter l'observance dans les abbayes de sa légation. Ces constitutions sont l'œuvre d'un homme d'expérience et de discrétion : elles traitent de la direction des monastères, des exercices de religion, de la formation religieuse, des travaux, de la vie matérielle.

L'abbé, y est-il dit, est le chef du monastère. Plus sa dignité est grande, plus il doit avoir de sollicitude dans l'exercice de ses fonctions ; il n'est pas le maître absolu des biens du monastère, mais l'administrateur. En tout il doit donner l'exemple des vertus. Ne pouvant tout diriger par lui-même, il doit établir des officiers pour partager avec eux l'administration de la maison. Le prieur, le sous-prieur et les doyens doivent surtout veiller au salut des religieux. Tous les vendredis, l'abbé convoquera le prieur, le sous-prieur et le tiers-prieur pour se rendre compte de l'état spirituel de la maison. L'administration du temporel est confiée au prévôt, au receveur, au cellier, au boursier, officiers amovibles au gré de l'abbé et qui ne peuvent rien entreprendre sans sa permission. Le conseil d'administration du temporel, qui doit être de dix moines sur trente prêtres ou de huit sur vingt, doit être convoqué une fois chaque semaine.

Dégagés de tous soucis, les frères s'attacheront à pratiquer parfaitement les statuts qui leur sont imposés et s'exciteront surtout à la piété. L'office divin, qui est leur principale occupation, doit être l'objet de tous leurs soins. Ils le réciteront suivant leur ancien bréviaire ou suivant le bréviaire romain réformé. Le nonce entre dans les plus petits détails relatifs aux cérémonies du chœur. Et d'abord il abroge les exemptions de l'office, règle les satisfactions, les inclinations, les mouvements du chœur. L'horaire généralement adopté dans les abbayes du pays dépend de l'heure de matines : les uns les disent à minuit ou 11 1/2, les autres à 4 heures. Le nonce autorise l'un et l'autre usage, mais il réclame pour ceux qui se lèvent à 11 1/2 un sommeil antérieur d'au moins trois heures.

La sainte messe fait l'objet de plusieurs déclarations importantes qui sont basées sur la Bénédictine. Différents paragraphes traitent de la confession, de la préparation à la sainte messe, de l'attention pendant et après le saint Sacrifice, de la messe conventuelle, des servants, des hebdomadiers. Les enfants doivent communier aux jours de fête ; les adolescents aux dimanches et jours de fête. Tous les jours les frères doivent vaquer pendant une demi-heure à l'orai-

son mentale. Le silence est rétabli en dehors des récréations pour les lieux réguliers.

Pour se conformer aux décrets du concile de Trente, le nonce établit une leçon de théologie tous les jours avant Prime et à laquelle tous les religieux sont tenus d'assister. L'importance des études est nettement marquée dans les chapitres qu'il consacre à la bibliothèque et à la formation des jeunes moines. Ceux-ci doivent être envoyés aux universités. De retour dans leur monastère, les supérieurs veilleront à ce qu'on les exerce aux disputes, à la prédication, au ministère pastoral. D'autres s'occuperont plus spécialement d'études et de publications destinées à édifier le peuple, à l'instruire et à réfuter les hérétiques. Quant aux frères employés au travail manuel, le nonce recommande tout particulièrement la typographie, la miniature et les vitraux.

On n'admettra pas à la profession avant l'âge de 18 ans; un an de probation est requis pour que le novice puisse émettre les vœux.

La clôture est rétablie. Le dortoir est commun; toutefois, comme les causes qui ont motivé certains décrets de la Bénédictine ont cessé, le nonce autorise l'établissement des cellules. Il détermine de quelle manière on doit en fermer les portes et ordonne que chacune d'elles soit munie d'une visiture. Il n'aime pas les cellules privées, mais il les admet pour les officiers et les doyens. Les enfants seront placés dans une grande chambre sous la direction de leur maître, les autres pourront être répartis par six ou sept dans des chauffoirs. L'ameublement des cellules doit être conforme à la règle. Les lits se composeront d'une pailleasse, d'un coussin, de linges; les chemises de laine sont recommandées. Quoique la règle ordonne de dormir avec les vêtements monastiques, le nonce croit qu'on ne peut réintroduire cet usage là où il a disparu. Un chapitre spécial règle les sorties du monastère; il y a défense de sortir seul, d'assister aux repas de noces et de tenir les enfants sur les fonts. L'habit ordinaire comprend la tunique, la coule ou froc et l'aumusse; en dehors des villes on peut porter le scapulaire.

Le réfectoire est commun: le nonce insiste pour que tous les ustensiles ou objets de table brillent par leur propreté. Les abbés mangeront au réfectoire avec les frères, toutes les fois que cela leur sera loisible; le service se fera par trois ou quatre frères, et jamais la lecture ne fera défaut. Il est défendu de rien réserver de ce qu'on aura servi à table. La viande est autorisée trois jours par semaine. Le vestiaire du moine se compose de deux frocs, deux coules, deux

scapulaires et deux tuniques, de deux aumusses ou capuces, et de deux bonnets carrés. Le linge est autorisé ; suivant l'ancien usage on prohibe les boutons.

Des peines sévères sont portées contre ceux qui feraient acte de propriétaire soit dans l'ameublement de leur cellule, soit dans l'usage de ce qui leur serait donné. Cette règle s'applique également aux supérieurs.

Les chapitres triennaux veilleront à l'exécution de ces statuts et des cérémonies qui seront réglées dans le Cérémonial et le Directoire que le nonce désire voir prochainement rédigés (1).

Fort de l'approbation que lui avait donnée le pape Grégoire XIII par son bref du 18 octobre 1575, la congrégation des Exempts célébra d'une manière assez régulière ses chapitres triennaux. On en connaît six entre 1575 et 1620. Dix ans s'écoulèrent entre celui de Lobbes du 12 juin 1575 et celui de St-Vaast du 12 mai 1585 ; les autres se tinrent à St-Bertin (21 avril 1589), à St-Vaast (11 juin 1606), à St-Pierre de Gand (2 mai 1610), à Lobbes (20 avril 1614) et à St-Bertin (17 avril 1617). Ces réunions s'occupèrent des différents points de discipline relevés dans les visites canoniques ou des propositions émises des différents monastères. Il paraît que pour sauvegarder le privilège d'exemption et maintenir la congrégation toujours menacée par les ordinaires, on songea à s'affilier à une congrégation reconnue, sans toutefois compromettre l'indépendance relative des maisons exemptes de Flandre. On proposa même celle de Vallombreuse. Cette proposition déplut à l'abbé de Gand ; on comprend aisément que cet abbé n'ait point vu l'utilité d'une annexion de ce genre et ait plutôt préféré s'unir au Mont-Cassin (2).

Lors du chapitre de 1589, on examina les preuves apportées par les différents monastères sur leur antiquité respective : la question de préséance à établir entre les abbés et les monastères de la congrégation, semble avoir été le mobile de cette démarche et la cause d'une consultation demandée au docteur Boèce Epo de Douai (3). A la suite du chapitre l'on adressa à l'abbé de Sainte-Praxède à Rome une lettre pour lui demander de s'occuper des affaires de la congrégation (4).

Le chapitre de 1606 s'occupa des livres liturgiques, autorisant le rite romain dans les monastères qui l'avaient adopté, mais interdi-

1. H. 32, p. 12.

2. H. 46, f. 57^v, p. 61.

3. H. 32, pp. 1, 2, 3, 8-9 ; H. 46, f. 25 pour St-Bertin ; f. 26^v pour Lobbes ; pour Gand, H. 46, f. 66^v. Cf. ff. 29-31^v.

4. H. 46, f. 45.

sant à l'avenir tout changement, régla différents points de discipline relatifs à l'abstinence, à l'admission des novices et s'occupa des moyens de préserver les monastères des pensions dont on les grevait, soit pendant la vacance du siège abbatial, soit lors des élections.

Le chapitre de 1610 demanda l'envoi d'un procureur en cour de Rome ; celui de 1614 régla la situation des moines établis curés par les évêques et mis en possession d'un véritable bénéfice.

Mais le côté le plus intéressant des chapitres est assurément le compte-rendu des visites canoniques faites dans les différents monastères. C'est par ces documents qu'on peut se faire une idée exacte de leur discipline.

Sous des abbés tels que Jean Sarrasin et Philippe de Caverel l'abbaye de Saint-Vaast se maintint à un bon niveau de discipline régulière. Nous avons déjà signalé la visite du nonce en 1586 et les statuts publiés à la suite de cette visite (1). L'abbé Sarrasin tint fermement à l'observation des statuts, mais après sa mort nous voyons les religieux solliciter des grand-prieur et grand-prévôt, puis des administrateurs de l'abbaye le rétablissement d'anciens usages abrogés par Sarrasin, ou plutôt la remise en vigueur de quelques adoucissements apportés à la règle par les abbés de Montmorency et Parenty. On voit que l'idée du pécule était très invétérée dans les monastères et que les officiers claustraux avaient l'habitude de se considérer comme des administrateurs à gage, et que les pots-de-vin dans les baux étaient de mode (2). Plusieurs règlements de l'abbé de Caverel portent sur ce point. Pour le reste l'office se faisait très régulièrement ; les études étaient cultivées avec succès, et l'ensemble de la discipline ne laissait pas à désirer (3).

L'abbaye de Saint-Bertin, visitée par le nonce en janvier 1586, en accepta les statuts le 27 février de la même année (4). Le 14 juin 1587, l'abbé de St-Vaast en fit la visite canonique et publia la charte de visitation le 18 (5). Jean Sarrasin y revint en qualité de visiteur en 1589 (6). La discipline était généralement bien observée. L'abbé Vaast Grenet était peut-être trop enclin à l'indulgence et, dans le principe du moins, autorisait facilement des exceptions à la règle. Une remontrance énergique du grand-prieur, son frère, lui fit reconnaître son erreur, et dès lors il veilla avec plus de soin à l'observation des statuts. On n'était que trop porté partout à se

1. H. 33, pp. 4-9.

2. Cf. H. 62, pp. 4-8, 49-52.

3. Visite de 1606. H. 47, pp. 104-105.

4. MS. de Douai 806, f. 32.

5. Ib. f. 34^v.

6. H. 46, f. 44 ; H. 47, pp. 3-4.

prévaloir des pitances et des récréations trop nombreuses établies par l'usage (1).

Une difficulté assez grave éclata vers 1589 entre l'abbé et un de ses moines. Dom Pierre-Ernest Faulcuez, de Namur, reçu à l'abbaye, le 16 mars 1558, après avoir été chapelain de l'abbé, avait brigué la charge de prieur d'Ardres, mais, ne pouvant en être investi et loin de la vie commune, il se voyait réduit à la misère (2). La cause avait été portée devant l'official de Saint-Omer et le nonce (3).

En novembre 1589, l'abbé de Saint-Vaast le cita à comparaître devant lui dans les dix jours et lui laissa la liberté de se retirer dans un des trois monastères qui lui étaient proposés (4). Nous lisons dans une lettre de D. Michel Willaume, coadjuteur de Lobbes, que ce moine était soupçonné d'hérésie (5). Le 3 avril 1591, l'abbé de Saint-Vaast lui adressa une nouvelle lettre pour l'inviter à rentrer dans la bonne voie (6). Nous croyons qu'il se rendit à ces avis et il rentra dans son abbaye, où il mourut le 15 avril 1606 ; il fut inhumé dans l'abbaye non loin de sa mère (7). De nouvelles visites de l'abbaye furent faites en 1607 (8) et en 1610 (9), conformément aux statuts.

L'abbaye de Saint-Pierre de Gand se trouvait dans une situation assez déplorable. En 1587, lors de la visite canonique, l'abbé de Saint-Vaast constatait que les liens de l'obéissance s'étaient relâchés et que plusieurs moines supportaient assez difficilement le joug de la réforme (10). En 1589, l'abbé Lambert, empêché de se rendre au chapitre général à cause des pillages dont la contrée était désolée, s'excusait de n'avoir pu y envoyer des délégués ; l'abbaye était ruinée (11). L'arbitraire dont l'abbé faisait preuve dans l'administration des biens, ses projets de vente, sa sévérité, l'introduction des coutumes de la congrégation du Mont-Cassin avaient indisposé contre lui certains religieux. L'un d'eux, D. Basile Blommaert, adressa même à l'abbé de St-Vaast le 24 novembre 1589 un mémoire sur l'état de l'abbaye (12). L'abbé Sarrasin l'en reprit sévèrement (13). L'abbé de Blandain voulait exiger des novices la promesse

1. Laplane, II, 185-186.

2. H. 46, f. 18v.

3. Ib. f. 51-56, 59v.

4. Ib. f. 62, 65.

5. Ib. f. 71.

6. Ib. 124v.

7. Laplane, II, 150.

8. H. 47, pp. 120-123.

9. H. 48, pp. 5-6.

10. MS. de Bruxelles, 18442, f. 42v.

11. Correspondance. H. 46, ff. 47v, 73v.

12. Ib. f. 74v.

13. Ib. f. 96.

d'accepter les réformes établies par lui ; c'était aller contre la volonté de certains membres de la communauté et créer un dualisme dans le monastère. Cette prétention fit le sujet d'une correspondance entre l'abbé et le visiteur qui nomma des commissaires pour examiner les novices avant leur réception ⁽¹⁾.

Entretiens D. Blommaert avait quitté l'abbaye, et, après avoir cherché un premier refuge à l'abbaye de Marchiennes, s'était retiré auprès de l'abbé de Saint-Vaast. Celui-ci chercha à excuser sa fuite auprès de l'abbé de Blandain, qui ne voulait pas l'entendre de cette oreille. Enfin après divers incidents le fugitif rentra à l'abbaye en 1591 ⁽²⁾.

La mort de l'abbé Lambert Hubert, survenue le 5 novembre 1593, détermina le nonce à procéder à la visite de l'abbaye. Ce fut l'évêque de Gand qui en fut chargé, non comme ordinaire, mais comme délégué. Celui-ci invita l'abbé de Saint-Vaast à l'accompagner ⁽³⁾. Mais déjà un religieux, Maximilien Van Hove, avait prévenu le visiteur de l'état désespéré de son abbé et de la nécessité d'une visite canonique pour rétablir la discipline et les affaires de la maison ⁽⁴⁾. En mars 1594, la visite n'avait pas encore eu lieu ⁽⁵⁾. Peut-être l'abbé de Saint-Vaast, en convoquant le chapitre général dans cette abbaye, croyait-il trouver une occasion favorable de procéder à cette visite, mais le prieur n'approuva pas le choix de sa maison pour une réunion de ce genre et s'excusa de ne pouvoir recevoir les abbés et les délégués vu l'état précaire de l'abbaye ⁽⁶⁾.

L'abbé Frédéric d'Ive, ancien abbé de Maroilles, ne gouverna l'abbaye de Saint-Pierre que peu de temps ; il fut remplacé en 1597 par le prieur D. Colomban Vrancx. Une amélioration sensible se produisit sous le gouvernement de cet abbé, homme distingué par ses vertus et par sa science, mais d'un caractère trop faible pour porter le poids de l'administration d'un monastère dans des circonstances aussi difficiles. Pour remédier efficacement au mal, il proposa au chapitre de 1606 de ne plus admettre à la profession que les novices qui s'engageraient à embrasser la réforme ⁽⁷⁾. La visite de cette année manifesta une fois encore un manque d'union dans la communauté, la tenue irrégulière du chœur, la mauvaise administration du temporel et le retard apporté à la restauration des

1. Ib. f. 96^v, 100^v ; H. 51, pp. 34-37.

2. H. 46, ff. 100^v-114 ; cf. H. 47, pp. 5-12, 21-24.

3. H. 46, f. 136 ; H. 47, pp. 35-37.

4. Ib., p. 38.

5. Ib., p. 39.

6. Ib., pp. 41-43.

7. MS. de Bruxelles, f. 49^v.

édifices claustraux ⁽¹⁾. Cette situation déplorable détermina en 1607 le nonce apostolique, Dèce Carafa, archevêque de Damas, à déléguer les abbés de Saint-Vaast et de Baudeloq pour visiter l'abbaye et étudier les moyens d'y relever la discipline et d'en rétablir les finances ⁽²⁾. Le temps n'apporta que lentement des améliorations à la situation désastreuse du monastère dont l'abbé semblait réellement manquer de discrétion dans la répression des abus et dans la manière d'introduire la réforme. Aussi fut-on obligé de lui donner pour coadjuteur le moine Joachim Arsène Scayk, qui, élu abbé en 1615, consacra toute son énergie au relèvement de son abbaye. Il restaura le monastère, bâtit un nouveau dortoir et de nouveaux cloîtres, enrichit l'église et la bibliothèque. Ces heureux résultats sont signalés en 1628 par le visiteur qui loue la manière dont on y célébrait les saints offices et appelle l'attention de l'abbé sur le rétablissement des études théologiques qui furent d'abord dirigées par un jésuite, puis par un moine de l'ordre ⁽³⁾.

L'abbaye de Lobbes se trouvait dans un meilleur état. En septembre 1585, l'abbé de Saint-Vaast en avait fait la visite canonique. La charte de visitation insistait sur l'observation des statuts, sur l'affection que l'abbé doit porter aux moines, fixait les heures de silence, réglait les pitances, le soin des malades et des hôtes, la clôture, les voyages et ordonnait que l'abbé consultât au moins une fois par semaine un conseil composé du coadjuteur, du prieur et de deux autres religieux ⁽⁴⁾. Le visiteur qui connaissait l'intention du nonce apostolique de visiter Lobbes, lui fit part à la date du 21 mars 1586 des observations qu'il avait faites dans cette abbaye. Il y avait reçu des plaintes contre l'abbé dont la sévérité lui paraissait aussi excessive que sa complaisance envers ses proches regrettable ⁽⁵⁾. Les finances laissaient à désirer. L'abbé avait des torts, mais le prieur les exagérait, aussi proposait-il de le remplacer par le coadjuteur, D. Michel Willame ou par D. Francq ⁽⁶⁾. Le nonce fit effectivement la visite projetée : ses ordonnances, datées du 7 novembre 1586, sont conformes aux constitutions que nous avons analysées plus haut ⁽⁷⁾.

L'élection des délégués pour le chapitre de 1589 mit au jour

1. *Ib.*, pp. 56-59. Cf. H. 47, pp. 106-112 ; H. 48, pp. 7-12.

2. H. 47, ff. 113-115 ; H. 51, pp. 38-42.

3. MS. de Bruxelles, pp. 105, 132.

4. H. 19, f. 35.

5. Cf. H. 46, f. 115.

6. H. 33, p. 20.

7. H. 19, f. 37.

l'esprit de discorde qui animait quelques religieux. Le coadjuteur se plaignit fortement des procédés de D. Augustin Bontemps et de D. Pierre Lejosne, et l'abbé de Saint-Vaast adressa des remontrances à ce sujet à l'abbé de Lobbes (1). Pour rétablir l'ordre dans les finances il fallut vendre un reliquaire et aliéner des biens (2). Le mauvais état de la santé de l'abbé Ermin François força le visiteur à surveiller de près l'administration de Lobbes, comme en témoigne sa correspondance avec le coadjuteur (3). L'état de la maison s'améliora sous les successeurs de D. François. Trop de sévérité dans ses rapports avec ses moines, trop d'autonomie dans l'administration des biens de son monastère lui avaient suscité les plus graves difficultés. En 1608 Philippe de Caverel en fit la visite (4), et en 1614 le chapitre de la congrégation s'y réunit.

L'examen des documents que nous venons d'analyser permet de se rendre un compte exact du rôle rempli par la congrégation dans les différents monastères d'Exempts. Chacun de ces monastères avait un long passé de traditions séculaires, ses privilèges, ses immunités, ses charges féodales. Il s'était adjoint à la congrégation pour les sauvegarder. Pour fonctionner, la congrégation devait avoir sa hiérarchie constituée, ses statuts communs, un but déterminé. Malheureusement les statuts furent assez élastiques pour laisser libre champ à l'arbitraire des abbés : les uns voulurent les renforcer par l'introduction de coutumes étrangères, d'autres les interprétèrent dans le sens des traditions locales ; de plus l'autorité des visiteurs fut singulièrement paralysée par la position quasi indépendante des abbés soumis à sa visite. Il pouvait signaler des abus, reprendre, mais, en supposant qu'on ne tint pas suffisamment compte de ses remarques, que pouvait-il faire ? Les monastères souffraient de l'administration compliquée de leurs biens ; les biens étaient étendus, et il fallait nombre d'hommes, pour en surveiller l'exploitation. En somme, la congrégation souffrait d'un mal d'origine. Établie pour sauvegarder les droits des monastères, née d'une coalition d'intérêts, elle n'eut ni la force ni l'influence d'autres congrégations, telles que celles de Sainte-Justine et de Bursfeld, dont les débuts furent plus humbles mais plus sûrs parce qu'elles étaient sorties d'une idée, celle de la régénération intérieure des monastères par le retour à l'esprit de la sainte Règle.

(A continuer.)

D. URSMER BERLIÈRE.

1. H. 46, ff. 46, 47, 49.

2. Ib., f. 128.

3. Ib., f. 144^v.

4. H. 47, pp. 116-119.